

Lucius Shepard

Le Calice du Dragon



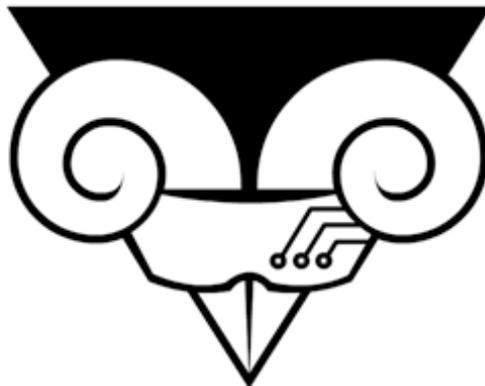
Le Calice du dragon

Lucius Shepard



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme e.belial.fr ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

Ouvrage publié sur la direction de Jean-Daniel Brèque & Olivier Girard.

Traduit de l'anglais [US] par Jean-Daniel Brèque.

ISBN : 978-2-84344-502-6

Parution : mai 2013

Version : 1.1 — 07/05/2013

Titre original : *Beautiful Blood*, inédit en anglais et en français

Illustration de couverture & illustrations intérieures © 2013,
Nicolas Fructus

© 2013 by Lucius Shepard

© 2013, Le Bérial' pour la traduction française

Un mot de l'éditeur, en guise d'introduction

En septembre 2011, les éditions du Béliar publiaient, dans la toute jeune collection « Kvasar », *Le Dragon Griaule*, un fort volume de six nouvelles, inédites pour l'essentiel, et dont certaines fleuretaient avec le format du roman tant elles étaient longues. Au moment de sa parution, ce recueil ne connaissait aucun équivalent en langue anglaise, une étrangeté normalisée en mai 2012 avec la publication aux États-Unis, chez Subterranean Press, de *The Dragon Griaule*, volume au contenu identique à celui de l'édition française antérieure. Si *Le Dragon Griaule* était alors présenté comme une intégrale du « cycle Griaule », Lucius Shepard faisait plus que clairement entendre, dans la postface conclusive au livre, qu'il n'excluait pas la possibilité d'une nouvelle incursion dans cet univers de fantasy si particulier...

Un an après la parution française de ce qu'il ne faut désormais plus présenter que comme une intégrale des nouvelles, Lucius Shepard évoquait, au cours d'un échange de courriels, et alors que je m'interrogeais sur le prochain de ses livres que nous pourrions publier, les textes sur lesquels il travaillait ou projetait de travailler — parmi lesquels le présent roman... Je n'ignorais pas que notre auteur faisait l'objet d'une invitation aux Imaginales, un festival organisé par la ville d'Épinal. Nourrissant un intérêt tout particulier pour Griaule, et sachant les Imaginales avant tout dédiées à la fantasy, j'ai alors demandé à Lucius de placer *Le Calice du Dragon* tout en haut de la liste de ses priorités, lui affirmant que si nous tenions tous les délais — lui pour l'écrire, Jean-Daniel Brèque pour le traduire, et Nicolas Fructus pour l'illustrer —, nous pourrions alors présenter son livre, le premier (seul ?) roman du « cycle Griaule », en avant-première mondiale lors du festival vosgien... C'est cette avant-première que vous tenez entre les mains, un livre qui ne dispose donc à l'heure actuelle d'aucune correspondance en langue anglaise.

Dans sa postface au *Dragon Griaule*, Lucius affirmait : « ... *si je dois consacrer d'autres textes au Dragon et à son monde, je pense qu'ils se focaliseront sur mon thème central, celui d'un fantasme politique, bien plus en tout cas que ceux qui les auront précédés.* » Et c'est bel et bien ce qu'il a fait, signant un récit qui mêle le roman noir à la fantasy tout en explorant la dimension politique de Griaule, et, toujours, les plus sombres recoins de l'âme humaine. Un livre dense, riche, chargé d'images et d'odeurs, d'ambiances, un livre de Lucius Shepard, en somme...

O. G.,
le 26 mars 2013



*À Nolan,
Bowen et Max*

LE SOIR, les rues sinueuses de Matinombre résonnaient de rires, de cris et de musiques antagonistes, grouillaient de poivrots, de bagarreurs, de vendeurs, de putains, de vide-goussets, de pickpockets et de leurs rares et précieuses victimes ; tout ce monde-là se pressait, se poussait, se bousculait sous une chape de fumée, fleuve paresseux d'humanité en haillons et en pauvres nippes bariolées coulant entre deux rives de tavernes et de troquets, d'auberges et de lupanars interlopes — des bâtisses branlantes qui se soutenaient les unes les autres comme des vieux oncles blafards titubants, coiffés de galures en papier goudron. Et, les dominant de toute sa masse, cette immense enflure de ténèbre absolue que formaient le ventre et le flanc de Griaule, où pendouillait un rideau effrangé de lianes et d'épiphytes en chapelet, si bas qu'il en frôlait les toits, découpés en ombres chinoises sur le ciel d'un indigo luisant.

À mesure que nous nous approchions du dragon, la foule s'éclaircissait, les odeurs de graillon se faisaient moins envahissantes et les bâtiments s'espaçaient ; enfin, nous sommes arrivés sur la vaste esplanade en demi-cercle (de la taille du marché aux puces s'y tenant en journée) qui bordait la patte antérieure repliée et le grand pied griffu de Griaule. Là se dressait un seul édifice notable, un bâtiment tout de guingois aux planches battues par les intempéries, riche de pignons, de baies vitrées et autres fioritures décoratives : l'hôtel Sin Salida, le plus infâme bordel de Matinombre. Deux des griffes étaient incorporées aux fondations de l'hôtel (elles flanquaient la porte d'entrée, lui faisant un impressionnant encadrement d'ossements jaunis par les ans), qui atteignait l'improbable hauteur de neuf étages et semblait en permanence sur le point de s'effondrer, quoiqu'il fût en vérité fort stable, car ancré par des câbles et des haussières à la cheville écaillée de Griaule sur laquelle il s'appuyait. Avec son armature fuselée et ses vertigineux escaliers à ciel ouvert, il ressemblait à un château miteux excentrique.

Sur les marches se tenaient une demi-douzaine de femmes dépoitraillées, vêtues en tout et pour tout d'une culotte de satin, ainsi qu'un groupe d'hommes d'allure patibulaire, dont certains étaient armés d'une machette. Autour d'eux, absorbés par leur jeu de chat perché, couraient une poignée d'enfants en chemise et pantalon bleu roi, signe qu'ils étaient la propriété de l'hôtel. Ils ne nous ont d'abord prêté aucune attention mais, alors que nous arrivions à portée de voix, ils se sont tournés vers nous, les enfants comme les adultes, affichant dans une unanimité déconcertante un regard fixe et une expression neutre, comme s'ils réagissaient à un signal inaudible... puis, presque aussitôt, ils se sont détendus et, abandonnant leur posture rigide, ils ont couru vers nous, le sourire aux lèvres et les bras grands ouverts, nous invitant à savourer les plaisirs offerts par la maison.

Braulio DaSilva
La Maison de Griaule



I

À VINGT-SIX ANS, Richard Rosacher, tout juste titulaire d'un doctorat en médecine (ce qu'il ne s'empressait guère de faire savoir, son diplôme traînant dans sa chambre sous un tas de linge sale), était investi d'une détermination propre aux hommes deux fois plus âgés que lui et infiniment plus accomplis. Depuis sa plus tendre enfance, il était fasciné par le dragon Griaule, cette créature d'un mille de long, paralysée des millénaires auparavant par le charme d'un sorcier, autour de laquelle s'était agglutinée la ville de Teocinte ; à l'approche de sa majorité, cette fascination s'était raffinée en forme obsessionnelle de curiosité scientifique. Toutefois, comme pour contraster avec cette vertu, il souffrait d'une arrogance typiquement adolescente se traduisant par une propension aux crises de colère. Ses appartements, qui occupaient une partie du premier étage de l'hôtel Sin Salida, à Matinombre (le quartier le plus pauvre de Teocinte,

coincé si près du flanc du dragon qu'on n'y voyait jamais la lueur de l'aube), lui répugnaient non à cause de leur caractère sordide, mais parce qu'ils n'avaient rien de commun avec le logis richement décoré qu'il estimait mériter du fait de sa valeur. En dépit de l'affection sincère que lui inspiraient la plupart des occupants de la taverne, tous de basse extraction (ouvriers, voleurs, prostituées, *et cætera*), il se croyait destiné à un quartier plus huppé, s'imaginait converser un jour avec des poètes, des artistes et d'autres scientifiques, cohabiter avec des femmes dont la grâce et la beauté exprimaient une âme sensible et cultivée. Ce snobisme était exacerbé par la révulsion qu'il éprouvait pour la superstition des habitants du lieu, qui considéraient le dragon comme un objet de culte, une déité manipulant leurs actes par l'influence de son antique volonté, et non comme une aberration biologique, un gigantesque lézard dont la seule qualité remarquable était de receler un trésor de connaissances scientifiques. C'est ainsi que, lorsque ses recherches se virent frustrées par Timothy Myrie, un homme rachitique et échevelé dont la seule ambition était de se plonger chaque soir dans un état de stupeur éthylique, Rosacher réagit de façon fort prévisible.

L'affrontement se déroula en toute fin de soirée dans le salon de Rosacher, une pièce étroite au plafond en pente traversé par deux poutres badigeonnées de noir, aux murs de plâtre dont le blanc avait viré avec les ans au crème grisâtre, la couleur d'un œuf pourri, et maculés de taches aux nuances d'urine séchée. Des toiles d'araignées dessinaient dans les coins des treillages qui frémissaient sous la brise entrant par la baie vitrée, une brise qui, si elle apportait une certaine fraîcheur (ainsi qu'un subtil parfum d'égout), était incapable de dissiper l'amertume laissée par d'innombrables existences. Rosacher avait repoussé chaises et sofas contre un mur pour faire de la place à une glacière en chêne et une paille grossièrement charpentée sur laquelle se trouvaient des papiers épars, un microscope d'occasion, un coffret en bois de merisier abritant éprouvettes, lames porte-objet et produits chimiques, une assiette sale contenant un bout de pain et des os de poulet, les reliefs de son souper, et une lampe à huile dont la faible lueur jaunâtre suffisait à faire ressortir le caractère sordide du lieu. Myrie, un gringalet vêtu d'un manteau beaucoup trop grand pour lui, et dont les traits pincés disparaissaient à l'ombre de son chapeau informe, se tenait devant la paille dans une pose exprimant une indifférence détendue, tandis que Rosacher — dont le beau visage mince, les yeux vifs et les cheveux bruns bien coiffés composaient par contraste une image de vitalité — lui jetait des regards noirs à un pas de là. Il portait une chemise blanche et des hauts-de-chausses en

moleskine, et tendait une liasse de billets à Myrie, qui, à son grand étonnement, venait de les refuser.

« Il m'en faut davantage, disait-il. J'ai eu si peur que j'ai cru que mon cœur allait cesser de battre.

– Je ne peux pas me permettre de te donner plus, répliqua Rosacher d'une voix ferme. La prochaine fois, peut-être.

– La prochaine fois ? Je ne compte pas y retourner de sitôt. Les choses que j'ai vues...

– Bon, d'accord. D'accord. Mais on avait passé un marché.

– Ouais, on *l'avait* passé. Et maintenant, on va en passer un nouveau. Il me faut cent *lempiras* de plus. »

La frustration de Rosacher vira à la colère. « Ce que je t'ai demandé était la simplicité même. N'importe quel crétin aurait pu le faire !

– Si c'était aussi simple, pourquoi ne pas t'en charger toi-même ? » Myrie tendit l'oreille, comme dans l'attente d'une réponse. « Je vais te le dire ! Parce que tu n'as pas envie de ramper dans la gueule d'un putain de dragon pour prélever du sang sur sa langue ! Remarque, je ne t'en veux pas. Comme expérience, c'est loin d'être agréable. » Il tendit la main à la façon d'un mendiant. « Cent *lemps*, c'est quasiment donné.

– Je ne les ai pas ! Tu vas te rentrer ça dans la tête, oui ou non ?

– Alors, tu n'auras pas non plus ton sang si précieux. » Myrie tapota sa poche de poitrine. « Y a plein de cinglés en ville ces jours-ci, tous en quête de souvenirs. Avec un peu de chance, l'un d'eux acceptera mon prix.

– C'est bon ! fit Rosacher, bouillant de rage. Je vais te donner ton fric. »

Rictus de Myrie. « Je croyais que tu ne l'avais pas.

– L'une des filles me le prêtera.

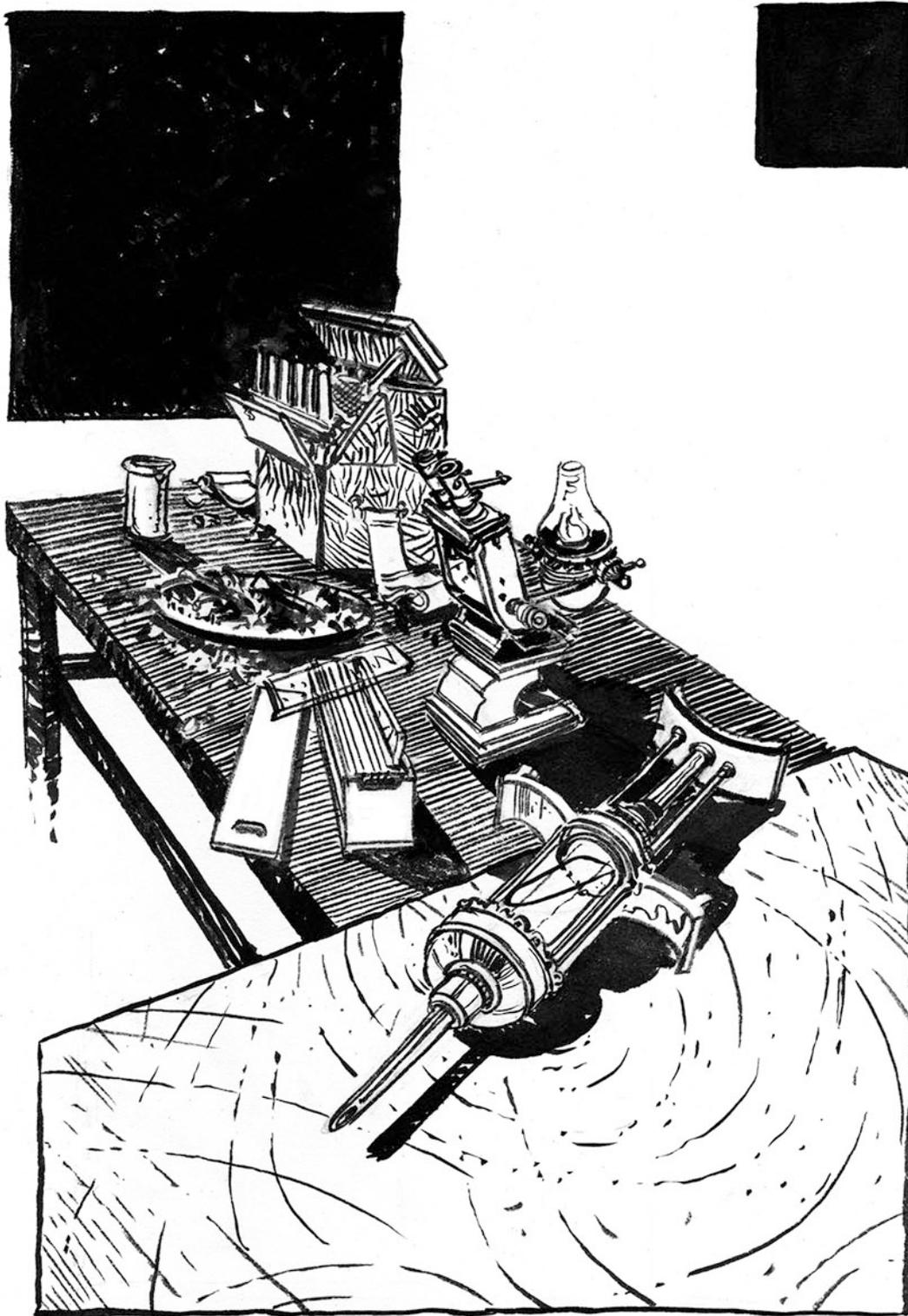
– T'as une petite chérie, hein ? » Myrie eut un claquement de langue approbateur. « Eh bien, vas-y. Va la taper ! »

Rosacher refoula son envie de hurler. « Tu veux bien mettre le sang dans la glacière, au moins ? Je ne tiens pas à ce qu'il se dégrade davantage. »

Myrie jeta sur la glacière un regard dubitatif. « Je crois que je vais le conserver sur moi jusqu'à ce que j'aie vu la couleur de ton argent.

– Merde, mec ! Peut-être qu'elle est occupée. Peut-être que je ne lui parlerai pas avant un moment. Range le sang dans la glacière. Je t'apporte l'argent le plus vite possible.

– C'est qui, cette fille ?



– Ludie.

– La salope noire ? Oh ! elle aura de quoi allonger. Populaire, cette fille. » Myrie prit une voix de conspirateur, comme s'il transmettait un savoir occulte. « On me dit qu'elle a des talents exceptionnels. Des muscles en plus dans la tirelire... » Il se fendit d'un sourire salace, peut-être dans l'attente d'une confirmation de Rosacher.

« S'il te plaît ! fit celui-ci. Le sang. »

Prenant des airs de martyr, Myrie glissa une main sous son manteau pour en sortir une seringue de vétérinaire emplies d'un fluide doré. Il l'exhiba à Rosacher avec un sourire ravi, comme s'il montrait un jouet fabuleux à un enfant, puis ouvrit la glacière, posa la seringue sur un bloc de glace, referma le couvercle sur lequel il s'assit. « Et voilà. Elle est en sécurité jusqu'à ton retour. »

Rosacher lui décocha un regard haineux, tourna les talons et fonça dans sa chambre.

« Hé ! Où tu vas comme ça ? lança Myrie.

– Chercher mes bottes ! »

Une fois dans la chambre, Rosacher attrapa d'un geste vif ses bottes planquées sous le lit. Cela l'ulcérait de mendier de l'argent à Ludie. Comme il luttait pour chausser sa botte gauche, le capharnaüm autour de lui — chaussettes ravaudées, veste élimée, cape miteuse, tous ses biens maltraités par l'usure — lui sembla souligner la misère de son existence. Un flot de résolution froide noya en lui tout sentiment d'humiliation. Quoi ? céder aux tentatives d'extorsion d'un minable comme Myrie ? consentir à attendre ne fût-ce qu'un instant avant d'entamer son étude du sang ? C'était intolérable ! Il lança ses bottes au loin et regagna le salon d'un pas décidé, revigoré par sa colère. Myrie lui jeta un regard intrigué et ouvrit la bouche pour parler, mais, avant qu'il ait pu dire un seul mot, Rosacher l'agrippa par le col, le hissa sur ses pieds et le projeta contre le mur la tête la première. Le petit homme s'effondra en émettant un bruit mouillé. Rosacher le saisit à nouveau par le col et, cette fois-ci, lui cogna la figure contre les lattes du plancher. Crachant une litanie de jurons, il fit rouler Myrie sur le dos, le releva et le jeta contre la porte. Puis il le coinça en lui calant un bras sous la gorge le temps de chercher la poignée à tâtons. Le sang qui coulait du nez de Myrie se répandait sur sa bouche. Une bulle rosâtre apparut puis creva entre ses lèvres. Ouvrant la porte d'un geste vif, Rosacher poussa l'autre dans le couloir, où il s'étala de tout son long. Il avait l'intention de lui adresser une ultime insulte, mais il tremblait de rage et ses pensées

demeuraient incohérentes. Sans mot dire, il regarda Myrie se mettre péniblement à quatre pattes, éprouvant à ce spectacle une satisfaction toute primitive mais en même temps consterné par sa colère incontrôlée. Une colère néanmoins justifiée, se persuada-t-il. Incapable de formuler une invective appropriée, il envoya son chapeau à Myrie d'un coup de pied puis referma la porte.



II

DURANT ses études de médecine, Rosacher s'était spécialisé en hématologie, mais la dimension poétique du sang, ce rouge murmure de vie sinuant parmi les cavernes de la chair, l'intriguait bien avant qu'il n'entrât à l'université. Il était donc naturel que le thème de ses travaux évoluât jusqu'à se confondre avec sa fascination pour le dragon, et que le sang de Griaule en vînt à l'obséder. Que personne n'ait jusqu'ici songé à l'étudier, voilà qui le stupéfiait. Du sang pompé par un cœur ne battant qu'une fois par millénaire, qui jamais ne se coagule et reste à l'état liquide en dépit des inexorables lois de la physique... les bénéfices qu'on pouvait espérer tirer de son étude étaient inimaginables. Mais à présent qu'il en examinait un échantillon au microscope, ce qu'il voyait entretenait avec le sang humain une relation si marginale qu'il se demanda si l'entreprise serait vraiment fructueuse. Pour commencer, ce sang n'avait rien qui

ressemblât à des cellules. Il recelait certes quantité de structures microscopiques se détachant nettement sur fond de plasma doré, mais elles ne cessaient de se multiplier et de se métamorphoser, passant par une rapide succession de formes et de caractères avant de s'évanouir — au bout d'une heure d'observation, Rosacher commençait à croire que le sang de Griaule était un médium contenant toutes les formes possibles, dont chacune n'attendait que d'en devenir une autre. Quoique recru de fatigue il se frotta les yeux, s'aspergea le visage d'eau froide et recolla son œil à la lunette, espérant pouvoir discerner un schéma directeur. Constatant qu'il n'y parvenait pas, il fut tenté de conclure que ce sang était d'essence magique, imperméable à tout examen scientifique ; mais il répugnait à lâcher son obsession, séduit qu'il était par l'infinité de motifs qu'il observait sous la lamelle, par les contours mouvants des mystérieuses structures dessinant une mosaïque instable d'ombre et d'or, palpitant comme si elles reflétaient le processus d'une force rythmique interne, à croire que le sang était son propre moteur et n'avait nul besoin d'un cœur pour maintenir sa vitalité. Et c'était peut-être le cas. Aucune autre explication ne convenait. Le problème, en conséquence, serait d'expliquer le fonctionnement de ce moteur, de déterminer si l'on pouvait reproduire cette fonction dans le sang humain. Il envisagea de sortir faire une promenade. Un peu d'activité physique mettrait de l'ordre dans son esprit excité et peut-être arriverait-il à élaborer une stratégie empirique ; mais il était incapable de s'arracher au microscope tant il était captivé par la beauté protéiforme des motifs qui se déployaient sous ses yeux, passant de la délicatesse floue d'un frottement à la netteté d'une estampe sur fond doré.

À l'évidence, le sang de Griaule contenait un agent qui le protégeait contre toute dégradation, contre le passage du temps lui-même. Que cela participât de sa nature intrinsèque ou de l'enchantement qui l'avait plongé dans l'immobilité, Rosacher n'aurait su le dire ; il lui vint néanmoins à l'idée que la constitution mutable du sang, l'évolution de ses motifs, reflétait sans doute son ajustement permanent au flot du temps à travers la matière, un ajustement qui l'empêchait de se dégrader. Cette découverte ne découlait apparemment pas d'un processus déductif mais bien du sang lui-même, une information fondamentale transmise par ses motifs et qu'il avait absorbée tout simplement en observant leurs transformations — et même s'il n'avait pas coutume d'avalier sans sourciller ce genre de proposition délirante, Rosacher constata qu'il lui était impossible de la rejeter. En acceptant cela, il comprit que le sang avait le potentiel de produire non seulement un agent anticoagulant, mais aussi un

remède contre les outrages du temps et toutes les affections liées à l'âge. Il était si fasciné par les mosaïques clignotant sous la lamelle qu'il entendit à peine Ludie frapper à sa porte.

« Richard ? Tu es là ? »

Il se leva pour aller lui ouvrir d'un air excédé. Elle portait une guêpière ajustée sur un long jupon à froufrous, et son visage mutin couleur chocolat semblait troublé. Il allait lui dire de revenir un peu plus tard lorsqu'un homme émacié au menton à galoche la poussa de côté. Derrière lui se tenait Myrie, qu'il dominait de toute sa taille et dont il partageait plus ou moins la vêtue : long manteau, bottes crottées et chapeau informe. Ses traits acromégaliques s'ouvraient sur un sourire grotesque, un bouquet de chicots marronnasses saillant de ses gencives enflammées suivant des angles excentriques.

« Salut ! » lança-t-il d'une voix joviale avant de terrasser Rosacher d'un coup de poing à la tempe.

Lorsque ce dernier eut suffisamment repris ses esprits pour avoir conscience de ce qui l'entourait, il constata qu'il gisait sur le sol pieds et poings liés. Ludie était blottie tout contre lui pendant que deux hommes — Myrie et la brute l'ayant frappé — fouillaient la pièce de fond en comble, éparpillant ses livres et ses papiers, vidant ses étagères et renversant son microscope. À la vue des dégâts, Rosacher émit un petit gémissement qui attira l'attention du colosse. Ce dernier mit un genou à terre devant lui, l'agrippa par le devant de sa chemise et le hissa jusqu'à ce qu'ils se retrouvassent nez à nez. Aux yeux de Rosacher, encore étourdi par le choc, les tempes battantes, ce visage tanné formait un tableau abstrait composé de rides, de boutons et de tavelures dominé par des yeux vairons, l'un vert et l'autre marron — un champ stérile où se seraient formées deux flaques d'une étrange couleur.

« Où est ton fric ? » demanda l'homme, dont l'haleine fétide évoquait une forte odeur d'étable.

Rosacher ne pensa même pas à mentir — il désigna sa veste, jetée sur le dossier d'une chaise, et regarda d'un air navré l'autre s'emparer de son portefeuille. Tout près de lui, Ludie poussa un cri d'effroi étouffé.

« C'est pas possible ! » Le colosse agita devant Rosacher les quelques billets prélevés dans son portefeuille. « Ça ne fait pas le compte ! Et de loin ! »

Myrie apparut derrière son épaule. « Je t'ai dit qu'il avait pas de fric, Arthur. C'est ses objets personnels qui valent cher.

– Ses objets personnels ? Tu veux parler de cette merde ? » Le colosse l'écarta d'un air dégoûté et, pendant que Myrie luttait pour ne

pas perdre l'équilibre, Rosacher songea que c'était un sort bien enviable que d'être battu et détroussé par deux hommes prénommés Timothy et Arthur.

Myrie, qui s'était approché de la paillasse, attrapa le microscope. « Ce truc vaut sûrement un bon prix ! »

Arthur le fixa du regard. « À quoi ça sert ? »

– Il observe le sang avec.

– Le sang, tu dis ?

– Ça lui permet de le voir de très près.

– Oh ! oui. En voilà un trésor ! »

Myrie rayonna.

« Oh ! oui, répéta Arthur. On va aller porter ce bidule à l'échoppe de Ted Crandall. Ted, que je vais lui dire, je sais qu'il y a des douzaines... non, des centaines de gens qui cherchent désespérément une machine leur permettant de voir le sang de près. De très près ! » Il secoua la tête d'un air lugubre. « Dieu ait pitié de moi, Tim. Tu es vraiment le roi ! »

Le sourire de Myrie s'effaça ; puis son visage s'éclaircit et il s'approcha de la glacière. « Il y a ça ! dit-il en attrapant la seringue. Il y tenait beaucoup. »

Arthur examina l'objet à la lumière de la lampe. « C'est du sang ? »

– On trouvera sûrement quelqu'un pour nous en donner un bon prix », dit Myrie en désignant Rosacher d'un geste vague.

Arthur gratifia le petit homme d'un regard écœuré ; sans un mot, il appuya sur le poussoir et une giclée de sang doré atterrit sur le manteau de Myrie. Celui-ci poussa un glapissement et s'écarta d'un bond.

« Crétin sans cervelle ! dit Arthur en lui envoyant une nouvelle giclée. M'arracher à la taverne pour me traîner ici ! Ce sera retenu sur ton compte ! Et tu n'as pas fini de me payer. » Alors qu'il semblait se préparer à partir, il aperçut l'œil de Rosacher posé sur lui. « Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? »

Rosacher, qui n'était pas encore en état d'articuler, protesta de son innocence par une mimique qu'il espérait intelligible.

« Je comprends. » Arthur agita la seringue, qui contenait encore une petite quantité de fluide doré. « Tu te fais du souci pour ce sang.

– Je... » Rosacher cracha une gorgée de mucus. « Je préférerais que vous le rangiez. »

Arthur porta une main à son oreille. « Qu'est-ce que tu dis ? Je n'ai pas bien entendu.

– Le sang va se dégrader s'il reste exposé à l'air.

[La Créode et autres récits futurs](#)

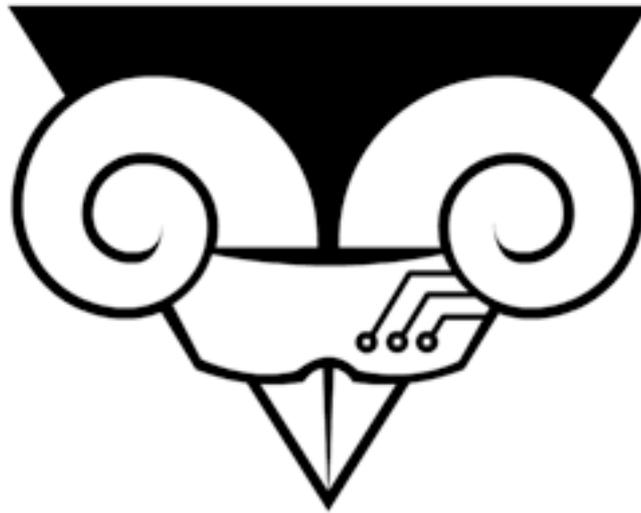
A paraître en numérique

[Le Chant du barde](#) de Poul ANDERSON (septembre 2012)

[Bifrost n° 68](#) : Spécial Ian McDonald (octobre 2012)

[Cagebird](#) de Karin LOWACHEE (novembre 2012)

[Sous des cioux étrangers](#) de Lucius SHEPARD (décembre 2012)



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com) et sur [Facebook](https://facebook.com) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.